

La Substantificque Mouelle

Dossier culturel de Nouvelle Solidarité n°14 du 1 août 2008 - Publié par Solidarité et Progrès
BP 27 - 92114 Clichy cedex - 01 76 69 14 50 - www.solidariteetprogres.org - postmaster@solidariteetprogres.org

Jean Zay : un destin de « chic type »

AMES HABITUÉES ET ESPRITS CRÉATEURS

Après avoir végété dans les marasmes du Moyen-âge, la Renaissance du XV^e siècle renoue avec la conception grecque d'une société orientée vers l'esprit créateur, posant en cela les bases de l'Etat-nation moderne, les fondations d'une société qui se voue de plus en plus à révéler aux hommes leur capacité à transformer le monde. En effet, contrairement aux espèces animales, l'homme doit son existence quotidienne à une infrastructure artificielle, issue de son propre génie. Ainsi, si la survie momentanée d'une société dépend de la formation de techniciens et d'administrateurs qui permettent la production alimentaire, la santé, la distribution des ressources, etc., la perpétuation de cette survie au fil des générations dépend de la production, par cette société même, d'individus capables d'anticiper, de répondre aux nouveaux défis que son propre développement engendre.

Ainsi, la France qui a vu naître Louis Pasteur n'était plus la même que celle qui l'a vu mourir, précisément parce que, grâce à ses nombreuses découvertes, il a légué une société qui pouvait voir vivre plus d'hommes, plus vieux, grâce à de meilleures conditions d'hygiène et une meilleure connaissance des soins.

Pour résumer : le monde se change par l'homme qu'il aime à produire.

En observant l'évolution de la démographie humaine depuis cinq millions d'années (Figure 1), il est stupéfiant de constater le « décollage » opéré dans l'histoire récente.

Mais si tout un chacun y a participé biologiquement, combien d'individus pouvons-nous compter comme responsables de cet essor ? Scientifiques, artistes, économistes, révolutionnaires... force est de constater qu'ils sont peu nombreux les hommes et les femmes à avoir marqué de leur sceau un tournant de l'histoire universelle. Qu'a donc fait la grande masse des anonymes, ont-ils pour autant entravé cette marche héroïque vers la libération du genre humain ? Certes non, en tous cas dans leur immense majorité ; mais ils constituent la foule de ces hommes affables, parfois brillants même, dont on lisse l'héritage lors de discussions courtoises entre gens respectables.

L'histoire présente nous demandant de nous hausser au-delà de nous-même, il devient urgent de redécouvrir ces hommes qui, par le passé, ont sorti l'humanité de l'ornière, pour nous en inspirer. C'est de cette urgence qu'est née notre étude de l'œuvre d'un des plus grands hommes politiques du début du XX^e siècle qui aurait veillé au salut de la gauche française s'il n'avait été abattu par la Milice en juin 1944. *Souvenirs et solitude*, le journal qu'il tint en prison, sera notre repère pour mesurer la lourdeur morale et les faiblesses idéologiques de Jean Zay, non pour le juger mais pour apprendre de son destin.

Genèse – Jeunesse – d'un poète

C'est Orléans qui voit naître, le 6 août 1904, Jean Elie Zay.

Orléans, c'est la fille de la Loire, l'emblème de la France libérée par Jeanne d'Arc, la ville que Charles Péguy hantait d'un verbe musical que le jeune Zay cherchera tant de fois à imiter. Il faut dire que, fils d'un journaliste et d'une institutrice, un destin d'homme de lettres lui est tout tracé. Aidé de sa sœur Jacqueline, il rédige son premier journal à l'âge de 8 ans, composant toutes les rubriques, y compris la section humoristique ! (Héritage probable de la culture juive de son père). Dependamment comme tous les jeunes de son temps, l'insouciance de l'adolescence croise la Première Guerre mondiale, et de la mobilisation des pères naît cet air sombre sur le visage des jeunes hommes (figure 2). Le *Familier*, son second journal, relate les nouvelles du front et le quotidien de ceux qui défendent le pays. La guerre terminée, Jean Zay à 14 ans, il ne tarde pas à écrire dans le journal de son père, Le Progrès du Centre. Son talent se remarque. Elève brillant, s'il excelle dans les lettres classiques, il patauge en science.

En 1925, c'est sa première aventure littéraire : il collabore à la production du Grenier, il y écrit avec des artistes comme son ami René Berthelot et de futurs hommes politiques comme Roger Secrétain. Zay y joue l'éditorial et y publie quelques nouvelles. L'expérience ne dépassera pas les vingt numéros.

Pour financer ses études de droit, il cumule emplois de clerc de notaire et de journaliste, ce qui ne lui laisse guère de temps pour flâner dans les chemins de traverse. Son éloquence si souvent louée devra beaucoup au piquant de sa plume. Il obtient brillamment son diplôme et, comme son ami Pierre Mendès-France, il devient jeune avocat de province, tâche à laquelle il renoncera dès son premier mandat de député.

LES JEUNES TURCS

Du début du siècle à la Deuxième Guerre mondiale, le Parti radical est resté le parti de la gouvernance, ce gros ventre mou étant inconsciemment nécessaire pour maintenir quelque stabilité entre la tête et les jambes de la III^e République.

Franc-maçon comme son père, c'est naturellement que Jean Zay

s'engage comme lui au Parti radical, ou plutôt, à cette époque, dans les jeunesses laïques et républicaines, le mouvement de jeunesse du parti. Là, il va côtoyer Pierre Mendès-France mais aussi Pierre Cot ou encore d'autres, depuis oubliés ou ayant moins bien tourné, comme Jacques Kayser et Gaston Bergery. D'emblée, ils s'affichent à la gauche du parti, jacobins comme on dit alors, dirigistes ou planistes comme on le dirait actuellement ; on les nomme « les jeunes Turcs ». Ils éclosent en 1924 quand se forme le cartel qui permet à la gauche, via l'alliance Parti socialiste-Radicaux de gauche, de remporter 328 sièges à l'Assemblée nationale. Néanmoins, il faut préciser que le Parti radical n'est pas réellement un parti de gauche ; on y retrouve les diverses orientations politiques françaises :

- à la droite du parti, les dents longues. Radicaux, uniquement parce que c'est le parti du gouvernement. Ses leaders se nomment Lamoureux, Marchandeu...

- le centre droit se caractérise par un anticommunisme virulent : Camille Chautemps, Albert Sarraut sont les plus connus pour avoir gouverné la France. Dans ce camp, certains, comme Georges Bonnet, pousseront à l'apaisement envers Mussolini, Franco et même Hitler.

- à la gauche du parti, on trouve Daladier et ses fidèles.

- c'est Herriot, au centre, qui joue les Hollande de son temps et tâche de mener le bateau à bon port.

Dans le périple qui amènera le Parti radical à participer au Front Populaire, les « jeunes Turcs » vont être décisifs. Jean Zay n'a jamais été aussi brillant que dans ces manœuvres destinées à reinspirer de la vie à ce vieux corps usé.

Son audace s'affirmera au fil de ses succès. Le premier sera sa victoire à la députation en 1932 ; il n'a que 27 ans.

On pourrait être surpris qu'un parti aussi conservateur présente un candidat aussi jeune. Cela, Jean Zay le doit à sa réputation de jeune avocat brillant, mais aussi au soutien que lui donne le journal de son père, la France du centre (ancien Progrès du Loiret). Ainsi outillés, les radicaux peuvent espérer répondre aux sèves du député sortant M. Berger, lui-même riche propriétaire du *Républicain orléanais*, journal concurrent qui sera interdit à la Libération, comme la plupart des journaux collaborationnistes. La bataille est rude et Zay s'impose de peu, en partie grâce aux voix socialistes, mais surtout à un programme économique en béton.

PAS DE SOLUTIONS LOCALES À UNE CRISE GLOBALE

En effet, si, grâce à un franc fort de la valeur de son or, la France est restée relativement épargnée par la crise de 1929, en 1931, le reflux la frappe de plein fouet. La crise prend la forme d'une surproduction : les produits étrangers, en moyenne 25% moins chers grâce à leurs monnaies dévaluées, inondent le marché français, empêchant l'industrie française de vendre, tant sur son territoire qu'à l'export. Une grave crise touche les prix des céréales. L'exemple de l'Allemagne, où le chômage dépasse les 3 millions d'inscrits, crée une véritable psychose. Comme d'habitude dans ce genre de cas, à l'image des éléphants du Parti socialiste actuel, les cadres du Parti radical barrassent, laissant la population sans protection. Jean Zay relève le défi. Ecoutons-le :

« Il est nécessaire sur le plan international, de pratiquer une large politique d'accords économiques, qui subordonnent la production aux besoins de la consommation, sous le contrôle de la S.D.N. ; et dans le domaine national, de mettre sur pied un vaste projet d'équipement de la nation (...) apportant du travail aux chômeurs et accroissant l'armature technique du pays ».

Il faut dire qu'un an plus tôt, son ami Pierre Mendès-France, âgé de 24 ans, avait publié *La banque internationale*, ouvrage dans lequel il développait déjà ces thèses économiques.

Zay mettra à profit ses premiers mois au Palais Bourbon, en faisant ses classes et en participant à un grand nombre de commissions, en particulier sur l'économie et la justice.

La réponse de la population à ses préceptes lui donnera autorité au sein du Parti radical. Au cours des congrès, il les défendra ardemment. Celui de 1934 à Clermont-Ferrand constitue un tournant.

DISSONANCE ET DISSIDENCE

Les années trente signent non seulement une crise économique et financière, mais plus encore une crise morale dont le monde politique a du mal à se dépitier. Dans l'Europe d'alors, Mussolini est déjà au pouvoir depuis dix ans quand Hitler est nommé Chancelier. Avec l'arrivée de Franco un peu plus tard, la France se trouvera cernée de toutes parts par les doctrines fascistes. Cette tendance trouve écho chez nous : 75% des élèves du secondaire sont alors membres des ligues fascistes (Camelots du roi, Action française, les Jeunesses patriotes, le Faisceau, les Croix de feu...) ou de mouvements sympathisants : vilain ratio pour les futures élites du pays des droits de l'homme... C'est dans un climat tendu que les scandales éclatent, exhibant la corruption qui « verrouille » le pays.

L'affaire Stavisky révèle, en décembre 1933, un détournement de



Jean Zay

HISTOIRE

Frédéric Bayle
LaRouche Youth Movement (LYM), Paris

Croissance de la population mondiale

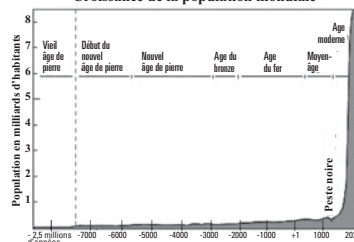


Fig. 1.



Fig 2 . Jean Zay étudiant.



Fig. 3. Les Jeunesses laïques et républicaines, mouvement de jeunes du Parti radical.

fonds publics de 200 millions de francs. Le cas révèle une complicité très étendue au niveau gouvernemental et parlementaire. Tout le monde y trempe, ce qui donne à ses détracteurs de bonnes raisons d'attaquer le régime parlementaire.

Le début de l'année 1934 voit les ligues s'en prendre violemment à la République. Le 9 janvier par exemple, 2000 personnes se massent autour du Palais Bourbon derrière le slogan : « A bas les voleurs ! A bas les assassins ! Exigeons la justice et l'honneur ! » Le 6 février 1934, c'est l'émeute. Les ligues, plus nombreuses, donnent l'assaut à l'Assemblée nationale. Cette fois, la police ouvre le feu, faisant vingt morts et cinq cents blessés. Le pays tremble.

Pour le Parti radical, l'heure n'est plus à la tactique : les anciens tempèrent, les jeunes s'impatientent !

Jean Zay régit alors, avec ses amis, un appel audacieux, qui fera date :

« Les résultats du congrès de Clermont-Ferrand nous ont profondément déçus.

Le Parti a procédé à une épuration – mais facile et partielle.

Au cœur de la plus tragique des crises économiques, il a accepté un plan de réformes étriqué et timide.

Ni la situation des jeunes, ni l'étendue du chômage, ni la réforme de l'Etat, ni surtout la politique extérieure n'ont été examinées sérieusement. Enfin, le terrible échec gouvernemental subi par ce Parti, et qui, indépendamment des fautes socialistes, est largement imputable à la défaillance du radicalisme devant les ennemis de la démocratie, n'a fait l'objet d'aucun blâme, d'aucune protestation, d'aucun regret.

Après les événements du 6 février, le Parti, battu, se proclame content.

Au moment où la démocratie est prise à la gorge, le Parti se déclare résigné.

Est-ce à dire, comme le laissent croire les apparences, que ces résultats expriment la volonté profonde des militants ? Nous savons bien que non. A tout moment dans ce Congrès, les problèmes furent volontairement mal posés et la confusion montée de toutes pièces. A plusieurs reprises, après des discours acclamés, les Ordres du Jour correspondants ne furent même pas mis aux voix.

De nombreux militants ont, comme nous, quitté Clermont-Ferrand amers et inquiets.

Comme nous, ils déplorent que la victoire de mai 1932 ait abouti à une telle capitulation, et subissant l'effet, ils veulent s'attaquer aux causes.

Comme nous, ils regrettent que le radicalisme ait pu avoir succombé devant les oligarchies financières sans les avoir combattues avec la rigueur et la hardiesse voulues par le Pays.

Comme nous, ils sont passionnément attachés au Parti mais devant la satisfaction insolente de la presse réactionnaire, ils comprennent qu'il est dans la mauvaise voie.

Et parce que nous sommes certains que d'innombrables radicaux éprouvent les mêmes sentiments que nous, nous ne sommes pas découragés.

Nous restons dans le Parti.

Nous invitons à se joindre à nous, tous ceux qui considèrent que le régime économique actuel est périmé et qui veulent substituer à la suprématie des intérêts particuliers, le service de la collectivité.

S'ils veulent entendre l'un des nôtres développer en séance privée ou publique notre programme, qu'ils nous le demandent. S'ils nous approuvent, qu'ils nous écrivent, qu'ils soumettent cet appel à leurs comités locaux, et qu'ils le diffusent largement.

Bientôt avec eux, nous mènerons – et victorieusement – le bon combat pour nos libertés.

LE FRONT POPULAIRE

Les modérés du Parti radical collaborant aux mesures impopulaires et économiquement fascisantes du gouvernement Laval, l'appel des « jeunes Turcs » pousse l'ensemble du parti vers la gauche pour combattre cette « oligarchie financière » nommément désignée dans l'appel. Les jeunes participeront à des initiatives antifascistes communes avec les socialistes et même les communistes, qui donneront naissance au Front populaire.

On les trouvera aux côtés des forces de gauche à la fois physiquement dans la rue, et, par la suite, dans le gouvernement. Deux d'entre eux se voient confier un poste par Léon Blum : Pierre Cot, comme secrétaire d'état à l'Armée de l'air, et Zay à l'Education et aux beaux arts. Lui, dont le choix premier eut été les affaires étrangères, va se passionner pour la tâche, au point de rester ministre de 1936 à 1939, date de sa mobilisation sur le champ de bataille.

Eduquer des hommes de progrès

La France de 1930 est un pays de castes, de « sinistres généalogies bourgeoises », où les fils d'industriels embrassent une carrière d'industriels et où les filles d'industriels épousent le fils d'un autre industriel, ou bien un ingénieur talentueux, afin d'éviter que leur prochain fils d'industriel ne naisse atteint d'un « défaut de fabrication ». L'éducation est tout simplement le reflet de ce pays figé et malthusien : en 1932, on estime à 2% les étudiants du secondaire qui viennent du peuple. Le lycée est payant, comme le sont plus encore les études poussées, et le nombre d'élèves bourgeois est bien mince. Cela dit, il convient d'ajouter, pour être juste, que le monde ouvrier, se sentant mal à son aise dans le monde institutionnel et étant poussé par la nécessité de survie, n'engage que très peu ses enfants dans la voie scolaire. Pas étonnant dès lors que ceux qui ont la chance d'accéder au rang de parvenus méprisent leur classe d'origine avec encore plus de féroacité qu'un oligarque.

Dans le sillage de Victor Duruy, la III^e république a tenté de démocratiser le savoir avec un certain succès (pas toujours très pédagogique) mais n'a pas réussi à faire réellement entrer la France dans le monde moderne. Pour la

plupart des enfants, l'instruction s'arrête à 13 ans, alors que certains pays étendent déjà jusqu'à 16 ans l'âge obligatoire de l'enseignement. Le certificat d'études validant cette formation crée parfois une certaine léthargie, car des élèves de 11 ans qui pourraient le passer restent à piétiner, faute de pouvoir poursuivre leur formation. La seule chance qu'ils aient est de trouver un instituteur qui « les suive », au nom d'une « égalité des chances » inscrite dans le « primaire supérieur ».

Jean Zay se fixera deux projets : pousser plus encore la démocratisation de l'école secondaire et enfoncer le clou avec la création de l'Ecole nationale d'administration (ENA), pour permettre au peuple d'accéder aux postes décisionnels. L'esprit de réforme de Jean Zay s'inscrit explicitement dans la tradition républicaine française et affiche l'ambition de casser la gouvernance pyramidale du pays.

DÉMOCRATISER

Sa première mesure consiste à généraliser les critères de gratuité du primaire au secondaire.

Il faut pour cela déterminer un secondaire homogène, car jusqu'ici, deux formes de supérieur coexistent : les Etablissements primaires supérieurs (EPS) et les Lycées, ces derniers bénéficiant d'un plus grand prestige, car représentant l'enseignement « classique » (humanités). Sur ce point, Zay reprend le combat de Victor Duruy :

« Sur la base élargie et consolidée de l'enseignement primaire s'éleveront parallèlement les deux enseignements secondaires, l'un classique pour les carrières dites libérales, l'autre professionnel pour les carrières de l'industrie, du commerce et de l'agriculture. La même maison pourra les unir sans les confondre, la même administration les régir et les surveiller, et les mêmes professeurs (...) suffire à ces deux enseignements (...) Si, pour nos deux ordres d'enseignement, nous établissons des maisons séparées, l'un des deux sera nécessairement considéré comme inférieur à l'autre. Une division, qui ne répond pas à une distinction sociale, s'établira entre les élèves ; et bien des familles, plutôt que d'envoyer leurs fils à un établissement spécial placé plus bas dans l'opinion publique, continueront par vanité de mettre dans les classes latines des enfants que n'y appellent ni leurs aptitudes, ni la profession qui les attend ».

Aussi, Zay veut-il réaliser un lycée unique composé d'orientations classique, moderne et technique, qui permettent à chaque enfant de trouver au mieux sa voie.

ORIENTER

C'est certainement le but le plus ambitieux de la réforme : la classe d'orientation.

Ambitieuse, car en vertu de quoi va-t-on orienter l'avenir d'un enfant ? Qu'est-ce qui doit présider au choix : le désir des parents ? La loi de l'offre et de la demande ?

Le projet de loi tranche :

« La répartition des élèves dans les différentes sections se fait, compte tenu du désir des familles et de l'intérêt général, d'après le goût et les aptitudes dans la classe d'orientation et éventuellement dans les classes suivantes ».

Pour fonctionner, il faut des classes réduites à un maximum de vingt-cinq élèves dont les professeurs sont en relations constantes avec les parents afin de mieux les conseiller dans leurs choix.

Les expériences réalisées dans quarante-cinq centres en 1937-38, puis dans soixante-seize l'année suivante, créent la polémique. Certains voient dans l'orientation une professionnalisation ; d'autres voient dans la création des filières techniques et modernes, « l'assassinat des humanités », d'où ce titre dans un journal de 1937 : « Jean Zay, le décivilisateur ».

RÉPUBLICANISER

« A quelques rares exceptions près, ces nobles personnages, brillants sujets de l'école des sciences politiques, étaient prisonniers de leurs opinions personnelles, de leurs préventions, de leurs désirs secrets. Ils se gardaient des contacts populaires. Ils ne fréquentaient souvent que les milieux les moins représentatifs du pays où ils se trouvaient. Bien heureux quand ils ne laissaient pas deviner leur réprobation pour le gouvernement qui les accreditait, leur tuteur à l'égard du régime républicain. » (Souvenirs et solitude, p.79)

Au système des grandes écoles, dont Sciences-po formait alors des col-labos en herbe, Zay oppose une nécessaire école d'administration publique, capable de consacrer cette « élite de mérite » qu'il imagine dans son projet de loi sur le lycée unique.

Là encore, c'est dans l'histoire qu'il a trouvé l'inspiration, tant son projet rappelle celui de Jean Reynaud et Hippolyte Carnot en 1848. Encore une fois, le projet fait polémique. Si l'extrême-gauche demandait depuis longtemps la nationalisation de Sciences-po, elle reste un bastion de la synarchie, sa poussinière. Les Finances, les Affaires étrangères et la Justice sont les trois ministères qui se dressent le plus contre le projet. Sous l'Occupation, ce seront également les premiers à trahir...

Zay, qui a le Parlement pour lui, aurait pu forcer le débat en 1936. Il choisit la négociation.

Si le projet est voté par la Chambre en janvier 1938, il n'aura pas le temps d'être ratifié par le Sénat avant la guerre.

RÉALISATIONS

Sa réforme sur le lycée unique subissant le même sort que celle sur



Fig 4. Pierre Cot : jeune Turc et ministre du Front populaire.



Fig 7.



Fig 5. Six ans après le coup d'Etat raté de 1934, la « Révolution nationale » devait consacrer les fascistes français.

l'ENA, il faudra attendre 1944 pour qu'elle prenne forme grâce au plan Langevin-Vallon.

Tragique destin que celui d'un ministre qui ne verra pas, de son vivant, ses projets aboutir. ...

Malgré tout, étant resté à la tête du ministère de 1936 à 1939, Zay a eu le temps de mettre en place quelques réformes non négligeables :

- L'éducation obligatoire jusqu'à 14 ans
- La médecine préventive à l'école
- Les loisirs dirigés
- L'éducation physique (avec le secrétaire d'Etat, Léo Lagrange)
- Les œuvres sociales pour les jeunes

Ces mesures ne sont pas à la hauteur du projet initial, qui était une réelle remise en question de la façon de penser l'éducation dans la société, et donc sa conception du citoyen futur. Cependant, elles sont porteuses d'un germe qui, dans l'après-guerre, fera éclore à la fois l'excellence de ces générations de savants, de scientifiques et de chercheurs ayant redonné un fondement industriel à notre pays, et un élan vers une éducation esthétique de tous dont Jean Vilar, les Jeunesses musicales de France et les Maisons des jeunes et de la culture d'André Malraux seront exemplaires. Sans ce fondement, et sans cet élan, la reconstruction de la France et de l'Europe (Ce qu'on a nommé depuis les Trente Glorieuses, n'aurait pu exister.

Qu'aujourd'hui, dans une période de crise, cet héritage soit peu à peu grignoté ou abandonné par des gouvernements sans vision, est le meilleur hommage que le vice puisse rendre à la vertu.

Guerre

ANALYSIS SITUS

L'analyse topologique, ou *Analysis situs*, est la première vertu d'un chef de guerre. Quel terrain ? Avec quelles troupes ? Quel ennemi ? En quelle proportion ? Dans quel état moral ? Physique ? Logistique ?

Comment dès lors ne pas juger durement celui dont le *Boston Traveler* du 9 juin 1939 disait : « Un éducateur ne voit pas de danger imminent de guerre ». En effet, dans son entrevue avec Roosevelt, Zay va même jusqu'à dire que son pays « n'a jamais été aussi fort, ferme et tranquille ». Trois mois plus tard, il est mobilisé dans un bataillon de transport ferroviaire. En tant que député, on lui propose d'être exempté, mais en patriote, il s'engage. Ils sont d'ailleurs nombreux, ces députés de gauche, souvent d'origine juive, à se mettre en danger. Léo Lagrange perdra lui-même la vie pendant l'offensive allemande de mai 1940.

LE MASSILIA

Après plusieurs mois de « drôle de guerre », la division à laquelle Zay appartenait va de retrait en retrait, jusqu'au 10 mai 1940 où il reçoit l'ordre de se replier. En route, il apprend qu'un télégramme officiel convie tous les parlementaires à Bordeaux pour une session extraordinaire. Là-bas, il rencontre personnellement le ministre de l'Intérieur qui l'informe de la décision prise par Pétain de rapatrier le Parlement à Casablanca, dans l'attente d'un armistice avec les Allemands. Zay ne sera pas le seul à monter à bord du Massilia le 20 juin 1940. Viénot, Mendès-France, Mandel, Daladier... ils sont en tout vingt-quatre parlementaires à embarquer sur le paquebot, vingt-quatre hommes accusés un mois plus tard de défection.

Débarqué le 27 juin à Casablanca, Zay est arrêté le 15 août et condamné le 4 octobre à la déportation. De tous les condamnés, ce sera lui qui écopera de la peine la plus lourde. Détenu dans de terribles conditions au Fort Saint-Nicolas à Marseille, il est ensuite transféré à Riom. Il ne devra en sortir que pour mourir, assassiné par la milice le 20 juin 1944.

Qui a tué Jean Zay ?

L'ENNEMI EXTÉRIEUR

Dans ses *Souvenirs et Solitude*, Zay revient sur les circonstances qui ont présidé à la défaite :

Lettre du 17 janvier 1941 : « Militaires et inspecteurs des Finances jouent les premiers rôles en France depuis six mois. Ce sont eux qui ont préparé et organisé ce qu'on appelle sans grande conviction « la révolution nationale ». Ce n'est pas la première fois dans notre histoire que les militaires ont perdu une guerre par leur impéritie et leur manque d'imagination. Mais c'est la première fois sans doute qu'en sanction du désastre, ils s'emparent du pouvoir. La République a souvent craint la dictature des généraux vainqueurs. Elle n'avait pas songé à redouter celle des généraux vaincus. Quand à l'inspection des Finances, sa responsabilité dans nos malheurs, pour être tout autre, moins apparente, n'en est pas moins certaine.

Quand on étudiera les causes de notre impréparation militaire et de la décrépitude du gouvernement parlementaire (...) il faudra inscrire en bonne place l'orthodoxie financière. De 1932 à 1940 - je parle de ce que j'ai vu -, au milieu de tant de débats désordonnés, il y eut un sujet « tabou » : le libéralisme monétaire et financier ; une discussion interdite : celle du contrôle des changes (...) Il n'y avait plus d'argent en France pour rien d'utile et de fécond. Faut-il ajouter que le dogme de l'équilibre budgétaire fournissait en même



temps une arme précieuse contre les réformes démocratiques, et que le chantage financier permettait de jeter bas les gouvernements qui déplaçaient ? »

Ce n'est pas l'unique fois que Zay évoque ce qu'il convient d'appeler la synarchie, ou ce que Marc Bloch décrit dans *L'étrange défaite* comme le « brain trust » (cartel des cerveaux). Ces hauts fonctionnaires qui ont trahi la France, voulant mettre en place une dictature de bureaucrates, c'est contre eux que le ministre de l'Éducation avait préparé son projet d'École nationale d'administration et c'est eux qu'il devait craindre bien plus que l'occupant.

À ce point de notre réflexion, une question s'impose : si Zay connaissait le véritable ennemi, comment n'a-t-il pu anticiper sa destinée cruelle ? Condamné injustement dans l'affaire du Massilia, Jean Zay pouvait-il ignorer l'épée de Damoclès suspendue au-dessus de sa tête ?

Il nous paraît clair aujourd'hui que le laisser vivre aurait été une faute inconcevable pour la synarchie.

L'ENNEMI INTÉRIEUR

Emprisonné à Riom, Zay est proche du plus gros maquis socialiste de France : le général Delattre de Tassigny, par exemple, restera deux jours dans une cellule proche de la sienne avant d'en être libéré. On s'interroge : Jean Zay aurait-il pu s'évader ?

Nous avons d'abord envisagé que, tel Socrate, Zay ait accepté son sort, en respect pour les lois de la République. Mais ses écrits de prison ne reflètent pas cet état d'esprit. Bien au contraire, ils décrivent une adaptation à l'enfermement, allant parfois même jusqu'à la contemplation rêveuse de l'univers carcéral. Évoquant Blanqui comme un modèle délicieusement romantique, Zay choque par son manque de combativité ; il en vient même à aménager un potager dans la petite cour de sa cellule isolée. Sa femme et ses filles le visitant quotidiennement, les dernières années de cachot paraissent « presque » normales. Il en profite pour écrire un roman policier, *La bague sans doigt*, publié sous le pseudonyme de Paul Duparc.

À ce point de notre investigation, nous en appelons à un autre destin, celui de Pierre Mendès-France, pour établir une comparaison.

Condamné lui aussi dans l'affaire du Massilia, il est interné à Riom dans la même prison. Dans ses mémoires, il nous livre son état d'esprit : « L'évasion, c'est la pensée permanente du prisonnier. Lorsqu'il est, pour la première fois, enfermé dans sa cellule, son premier soin est de sonder les murs, d'éprouver la solidité des barreaux, la sûreté des serrures. Puis il épie les gardiens, leurs habitudes, leurs manies, leurs distractions. Il regarde, il observe, il guette. Le détenu surveille ses gardiens beaucoup plus qu'ils ne le surveillent. » Après avoir guetté le moment opportun, il finit par se faire interner à l'hôpital de Clermont-Ferrand où il obtient une chambre isolée. Patiemment il rongé un des barreaux grâce à une lime dérobée dans l'atelier de la prison. Le 21 juin, la nuit venue, il s'évade. Il poste plusieurs lettres à destination de ses proches. Jean Zay reçoit l'une d'entre elles :

« Mon cher Jean,

(...) j'ai du dernier moyen de protestation qui me reste après le rejet du pourvoi... Résister, se battre, se défendre dans la mesure bien limitée, hélas, où cela nous reste permis. Mais ne pas accepter. C'est cela qui m'a déterminé à une décision qui te surprendra peut-être, mais que je ne regretterai sans doute dans aucune des hypothèses possibles pour la suite. Je regretterai beaucoup de ne pouvoir conserver avec toi un contact auquel je tenais beaucoup. Il m'est tout de même difficile de te donner mon adresse... »

Zay commente cette lettre dans un écrit du 24 juin 1941 :

« Mon ami Mendès-France s'est évadé, voici quelques jours, de l'hôpital de Clermont-Ferrand, où son état de santé l'avait fait admettre. Ce ne sont point les journaux qui m'ont appris l'événement, mais une lettre de lui-même, mise à la poste après son départ clandestin et qui m'est parvenue le plus régulièrement du monde, malgré diverses censures... »

« Je la connais bien, cette révolte contre l'injustice, qui vous pousse à secouer l'unique fardeau dont elle prétend vous charger. On s'interroge la nuit ; on hésite. L'occasion qui s'est offerte à Mendès-France ne m'a point été donnée ; je n'ai pas eu à beaucoup méditer ce problème, et, pour moi, les serrures et les verrous ont toujours été nombreux, les murs élevés. Mais se heurterait-elle à une absolue impossibilité, la pensée de l'évasion n'en hanterait pas moins le cerveau des captifs. Elle est comme une sorte de recours suprême, qu'on tient en réserve, qu'on ménage secrètement, pour l'étudier, le cas échéant. Et la plupart du temps elle ne sort pas du domaine des vagues rêveries. Pourtant, selon les tempéraments, en fonction de la capacité à accepter la solitude, dans la mesure où le degré de vie intérieure vous procure plus ou moins de résistance et de patience, elle tente, elle effraie ou s'éloigne, s'impose ou disparaît. Certains prisonniers ne l'admettent, ne la considèrent sérieusement que si elle s'accompagne de chances réelles, d'un plan étudié et raisonnable. D'autres y cèdent irrésistiblement, comme à un mouvement irréfléchi, se précipitent à l'assaut d'un mur ou vers une porte ouverte, sans se préoccuper de savoir s'ils pourront vraiment saisir cette liberté entrevue. Pour le prisonnier politique, dans le temps que nous vivons, elle constitue rarement un problème isolé, limité à lui-même. A-t-il une famille, où se trouve-t-elle ? Ne risque-t-il pas de l'exposer aux représailles, de la faire suspecter de complicité ? Si elle peut venir lui rendre visite, n'aggraverait-elle pas son sort en s'éloignant volontairement d'elle, pour un temps peut-être long, et certains exilés dans la solitude et l'impuissance ne sont-ils pas pires que la captivité ? On se pose sans cesse ces questions, en y apportant chaque fois une réponse différente.

Lorsque le prisonnier constate qu'il ne songe plus à l'évasion, il apprend par là, non qu'il en a reconnu l'impossibilité, encore moins qu'il a abouti à l'acceptation ou à la résignation, mais bien qu'il a enfin réalisé la suprême conquête : celle de sa liberté intérieure. C'est que désormais les grilles n'existent plus pour lui. Il a trouvé dans le travail, dans la réflexion, dans l'indifférence aux plaisirs perdus, l'évasion véritable, celle qui, insensible aux entraves corporelles, ouvre à son esprit les plus vastes espaces et lui découvre des libertés qu'il eût ignorées sans son épreuve. »

En lisant ces dernières lignes, on croit entendre susurrer les apôtres du pessimisme, ou devrais-je dire du « réalisme » (puisqu'ils se dépeignent ainsi) qui hantent notre société. Ils sont des milliers ces quidams qui invariablement ressassent les mêmes commentaires, quand, au détour d'une rue, ils s'engagent avec nos militants dans une discussion politique : « Vos



Fig 6. Pierre Mendès-France.

Bibliographie sommaire

Souvenirs et Solitude, Jean Zay.

Jean ZAY, biographie de Marcel Ruby.

Histoire des passions françaises, Théodore Zeldin.

Pierre Mendès France, Jean Lacouture.



La solution paraîtra dans notre prochain journal.



Fig. 8. Pavillon américain.

La Substantifique Mouelle

idées sont bien belles mais ça ne pourra pas marcher : « Ils » sont trop forts, « Pourquoi ne rejoignez-vous pas le Parti socialiste ? Tous seuls vous êtes trop petits, vous ne pourrez rien faire », pour conclure sur « jeune homme, vous êtes intelligent, vous avez une bonne tête, vous feriez mieux de vous occuper de votre carrière ». Pour résumer : le joug est trop bien lié pour que l'on s'en détache, la seule liberté consiste à le rendre plus supportable par le gain de quelques instants de bonheur glanés çà et là. Le système vous condamne ! Qu'à cela ne tienne, faites comme moi : goûtez à la joie d'un bonheur accessible, conforme, malléable, apprenez comme le dit Voltaire à « cultiver votre jardin »... (Fig. 7) quitte à ce qu'il soit entre les murs de la géologie !

Ainsi s'exprime par la bouche de Jean Zay cette idéologie française petite-bourgeoise, prévalant encore de nos jours, sous laquelle le « chic type » ploie et que le génie dédaigne ; idéologie qu'il nous reste à présent à dépeindre afin de comprendre à quelles faiblesses l'âme de Jean Zay a cédé.

Culture du XX^e siècle et pessimisme

Etant donné ses aspirations à la poésie, il n'est pas étonnant que Jean Zay ait reçu en plus de son ministère de l'Éducation, celui des Beaux arts, et encore moins surprenant qu'il l'ait marqué de son empreinte. Parmi l'éventail de mesures importantes dans le cadre d'une conception de l'art pour le peuple : la promotion des différents théâtres français ainsi qu'une loi sur les droits d'auteur, donnant à l'artiste un droit moral sur son œuvre, qu'il ne possédait pas auparavant.

Aimé des intellectuels et des artistes, Zay est le parfait ambassadeur de la culture française au sein du pays comme à l'étranger. Culture ? Mais quelle culture ? Dans cette investigation, tels des climatologues de l'art, sondons l'époque à l'aide d'un petit « carottage » architectural.

Dans ses mémoires, Zay consacre sept pages à l'exposition universelle de 1937. Il faut souligner que la poussée vers la guerre, qu'aiguise le conflit espagnol, donne à cet évènement international une extrême importance. En raison des tensions, l'exposition évoque une parade de coqs, tant les différentes nations tendent à y exhiber leur puissance. Pour la France, pays des droits de l'homme et rare démocratie européenne, l'enjeu est particulier, il accapare le ministre. Malgré les retards, c'est une réussite et Jean Zay ne tarit pas d'éloge dans son journal de prison.

A présent, à titre pédagogique, voici cinq pavillons (Fig. 8) de cinq nations européennes de l'époque : Allemagne, France, Grande-Bretagne, Italie et URSS. Nous avons pris soin de masquer tout signe qui aiderait à les distinguer trop facilement. A vous de déterminer quel pavillon appartient à quelle république, empire ou dictature.

Tous ne trahissent-ils pas, comme un « tout », un arrière-goût d'empire romain ?

Les fascistes auraient-ils noyauté les cours d'architecture ? N'est-il pas étonnant à une époque de progrès de voir des monuments « fonctionnels » qui semblent plus anciens que la Tour Eiffel ?

Pour un républicain, il paraît paradoxal d'apprécier ce style « vieille Europe » ; le jeune ministre ne paraît pas s'en offusquer. Le paradoxe apparaît plus flagrant lorsqu'on compare ces grosses croûtes fascisto-protocapitalistes au pavillon américain (fig 8) : massif et peu élégant, il évoque toutefois l'entrée dans une ère de progrès technologique, un avant-goût de futur.

Sans s'étendre dans les détails et par trop nourrir la polémique, on peut toutefois observer que les mouvements artistiques du début du XX^e siècle (expressionnistes, cubistes, dadaïstes, surréalistes, déconstructivistes, etc.) ont tous puisé leur sève dans les tranchées de la Première Guerre mondiale. Le pessimisme maladif qui suintait chez un Egon Schiele, tourna plus aigre sur un air de fanfare dodécaphonique, pessimisme dont le siècle n'a jamais vraiment guéri et qui continue à supprimer de nos jours. Zay, qui n'avait que 14 ans quand son père fut mobilisé, avait-il appris par cœur ces quelques vers ?

*Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre.
Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre
Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle.
Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts sur un dernier haut lieu,
Parmi tout l'appareil des grandes funérailles.
Heureux ceux qui sont morts pour des cités charnelles,
Car elles sont le corps de la cité de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu,
Et les pauvres honneurs des maisons paternelles...*

Charles Péguy *Les Béatitudes de la bataille*

Délicieusement morbide, Charles Péguy, dont Orléans cache encore des rimes dans les replis de ses manches... A l'alléchant sacrifice qu'il nous dépeint, le réflexe de survie pousse à contreposer :

*France à l'heure où tu te prosternes,
Le pied d'un tyran sur ton front,
La voix sortira des cavernes ;
Les enchaînés tressailliront.*

*Le banni, debout sur la grève,
Contemplant l'étoile et le flot,
Comme ceux qu'on entend en rêve,
Parlera dans l'ombre tout haut ;*

*Et ses paroles qui menacent,
Ses paroles dont l'éclair luiit,
Seront comme des mains qui passent
Tenant des glaives dans la nuit.*

*Elles feront frémir les marbres
Et les monts que brunit le soir,
Et les chevelues des arbres
Frissonneront sous le ciel noir ;*

Elles seront l'airain qui sonne,

*Le cri qui chasse les corbeaux,
Le souffle inconnu dont frissonne
Le brin d'herbe sur les tombeaux ;*

*Elles crieront : Honte aux infâmes,
Aux oppresseurs, aux meurtriers !
Elles appelleront les âmes
Comme on appelle des guerriers !*

*Sur les races qui se transforment,
Sombre orage, elles planeront ;
Et si ceux qui vivent s'endorment,
Ceux qui sont morts s'éveilleront.*

Victor Hugo, *les Châtiments*

Au rebelle optimiste qu'était Hugo, la France a toujours préféré la douleur complaisante d'un Baudelaire ou d'un Rimbaud. Difficile alors de trouver les ressources pour ne pas tomber dans cet abîme fataliste.

L'autre faille dans la cuirasse de Zay apparaît au détour de deux évènements anodins : la réception de la monarchie britannique à Versailles et la donation d'un cloître roman aux Rockefeller pour leur mécénat en faveur du patrimoine français. Trop souvent, la fascination pour l'institution et la fonction éblouit les Français (la visite de Nicolas Sarkozy à Londres, au printemps 2008, est un exemple contemporain de cette vulnérabilité). De fait, la clairvoyance que Zay montre envers les ennemis en son propre pays, il ne paraît pas la transposer à l'égard de ceux qui pourtant, furent de vraies incarnations du principe oligarchique, l'âme motrice de la guerre.

C'est cette absence de combat intérieur qui aboutira à sa résignation dans la prison de Riom et ne lui permettra pas de donner sa pleine mesure pour la France et pour la cause humaine, que pourtant son inclination pour la justice et son courage auraient pu susciter en lui.

Requiem

On trouvera peut-être choquant que Zay ait quelque chose à se faire pardonner, lui qui est mort de façon si tragique. Pourtant, quelle trajectoire pour la France d'aujourd'hui s'il avait pu définir un critère moral de « l'homme de gauche » plutôt que d'en laisser le soin à un François Mitterrand !

Si nous disons ici que Jean Zay était un « chic type », c'est parce qu'il laissa la médiocrité de l'idéologie française museler ce génie auquel il aspirait, jusqu'à créer la tragédie. On doit même affirmer que son drame le dépasse : c'est celui de toute une France de l'époque, prise au piège du pessimisme culturel depuis la défaite de 1870, le vice financier de l'Entente cordiale et la fausse victoire de la Grande Guerre, qui a pesé sur lui. Il resta, pourrait-on dire, enfermé dans son monde intérieur à la fin de sa vie, en voyant cette France qu'il aimait s'effondrer et devenir serve. D'autant plus que les ignobles campagnes antisémites qu'il a subies, en exhibant l'âme salie de ceux qui les proféraient, ont sans doute contribué à ébranler cette foi en l'homme sans laquelle nul ne peut défendre jusqu'au bout l'humanité.

Avant pesé les choses, nous pensons en fin de compte que c'est ce que Jean Zay aurait pu être que nous devons retenir, et surtout, ce qu'il apporta malgré son destin criminellement tronqué.

Jamais, sans lui, le monde de l'après-guerre n'aurait accouché du plan Langevin-Vallon. Il est ainsi de notre devoir de rappeler à la mémoire des jeunes générations une politique d'une autre « trempe » que celle des médiocres actuels ; un homme exceptionnel qui nous invite à dépasser nos limites à mesure que chancelle la civilisation.



Fig. 9

Enfin, il est un héritage que l'homme de lettres aurait peut-être mésestimé et qui pourtant lui confère une réelle immortalité... Revenons sur l'exposition de 1937, la figure 9 représente le pavillon français de l'aéronautique : ses courbes annoncent déjà ce que sera la France de l'après-guerre, celle du nucléaire, de l'Aérotrain et du TGV, celle qui sera la troisième puissance spatiale. Tout ça, c'est à lui que nous le devons, car rarement un ministre n'a été aussi soucieux de l'avenir et entouré d'autant de passionnés compétents. C'est Irène Joliot-Curie, l'une des premières femmes à entrer dans un gouvernement, qui sera secrétaire d'Etat à la recherche dans le cabinet Jean Zay, et c'est avec son remplaçant, Jean Perrin, que Zay créera le Centre national de la recherche scientifique (CNRS). En concevant ce pôle, Zay voulait consciemment lier l'université, la recherche, l'industrie et le militaire, posant pour notre pays les fondations sur lesquelles les hommes de progrès allaient bâtir leur idéal.

Suscitons donc en nous-mêmes ce que cet homme nous a légué d'espérance et d'optimisme culturel, grâce à son mérite moral par delà l'idéologie dont il fut victime, et qu'une fois de plus, aujourd'hui, nous devons combattre sans complaisance ni mélancolie injustifiée.

Frédéric Bayle